

REPORTAGE À BARCELONE

SUR LA PLAGE LA CRISE

En Espagne, le thermomètre et la précarité sont au plus haut. Entre petits boulots et movida, les jeunes tentent de s'en sortir. Mais la colère monte sous le soleil.

Par Isabelle Duriez.

Photos Catalina Martin-Chico.

BARCELONE N'A PAS CHANGÉ. LA VILLE EST TOUJOURS

aussi vibrante. Les bars à tapas ne désemplassent pas. Les ramblas sont noires de monde. La plage est bondée. La mer ? Une ligne indigo au-dessus des parasols blancs posés sur le sable comme des mouettes. Une eau à 25°. Sous les palmiers, rien ne laisse deviner que l'Espagne s'enfonce dans une crise aux répercussions dramatiques. Alors que le gouvernement de Mariano Rajoy annonçait le 20 juillet qu'un quart de la population est au chômage, le taux le plus élevé des pays industrialisés, la foule faisait la fête comme si de rien n'était. Avec indifférence pour les touristes. Avec l'énergie du désespoir pour les jeunes Barcelonais, obsédés par une question : comment survivre quand plus de la moitié d'entre eux n'a pas de travail (52 %) et que l'autre moitié gagne à peine plus de 1 000 euros par mois ? Sur la plage de Barceloneta, d'une serviette à l'autre, on parle néerlandais, suédois, américain... Pour entendre l'espagnol, il faut tendre l'oreille. Albert, Didac et Barja, 19 ans tous les trois, exhibent leur bronzage devant leurs blondes voisines. « A longueur d'année, on galère dans des emplois précaires à 500 euros par mois, alors autant profiter de l'été au lieu d'envoyer cent CV pour se retrouver dans la même situation en septembre », lance Albert. Ils ont fait des études courtes : informatique, commerce, marketing... et ne trouvent qu'un seul job : « relations publiques des discothèques », comprenez distributeurs de flyers, payés à la commission. « Ce secteur ne connaît pas la crise ! » rigole Didac.

DANS LA CAPITALE CATALANE, ON SORT TOUJOURS AUTANT.

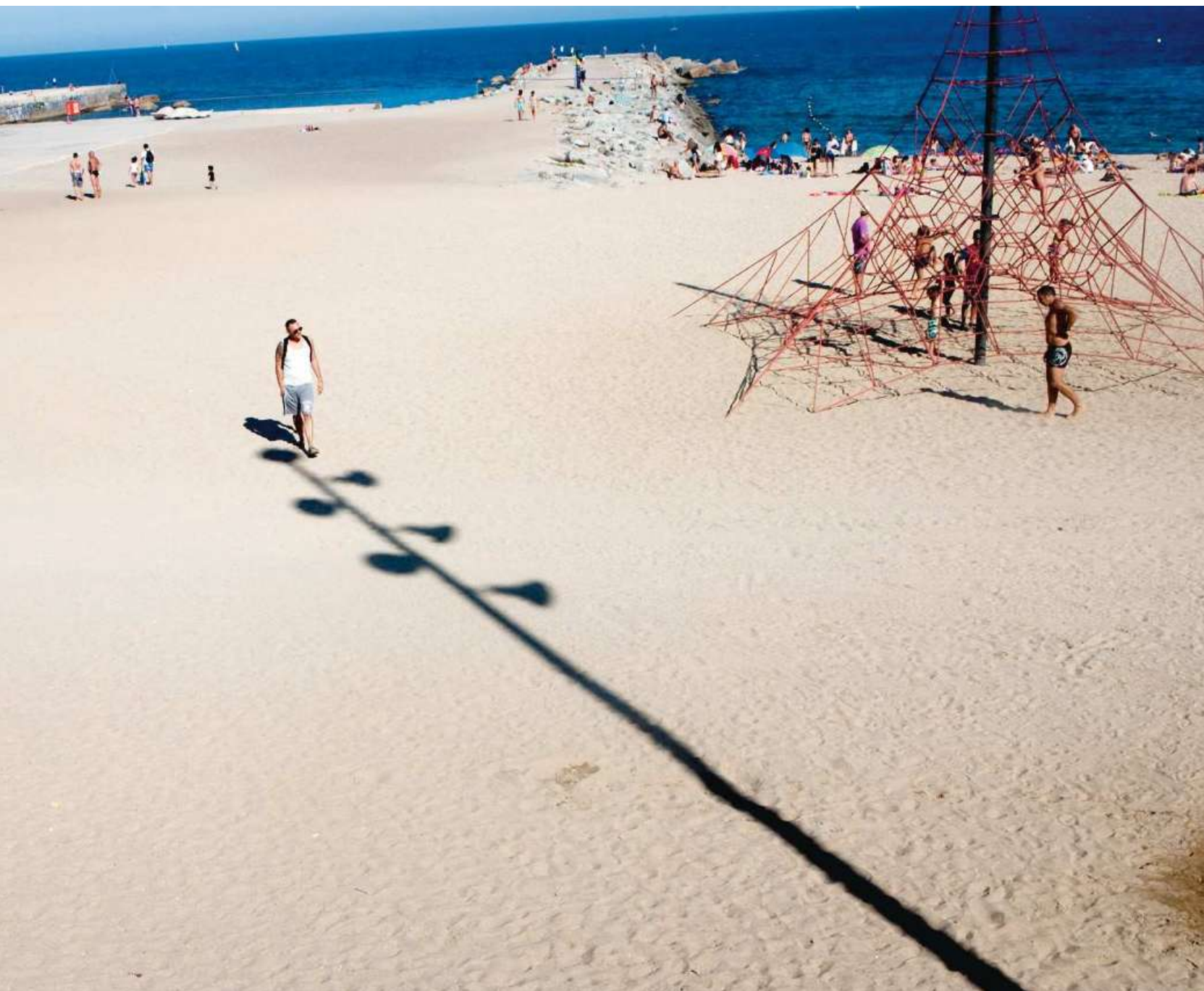
Les touristes, surtout, qui envahissent la ville au rythme de 1 million par jour. Les locaux, eux, ont du mal à suivre. « On ne sort plus pour boire des verres et picorer des tapas vers 21 heures, raconte Laura, 19 ans, étudiante en histoire de l'art. On rentre dîner chez nos parents et on ressort vers 23 heures pour aller en boîte. » Dos à la mer pour faire face au soleil, Laura, la brune, Marta, la blonde, et leur ami Marti préféreraient être ailleurs. En vacances pour de vrai. Ou au travail. Mais eux non plus ne trouvent rien. Marti, 21 ans, est dans l'hôtellerie pourtant. « Je suis diplômé, en concurrence avec des gars qui n'ont aucune formation, dit-il. Si tu trouves un boulot à 640 euros



A Barceloneta, on essaie d'oublier les 25 % de chômage.



Vacances forcées pour Marta, Laura et Marti.



Sea, sex et indignation, le quotidien de la jeunesse barcelonaise.

BARCELONE, SUR LA PLAGE LA CRISE



Pour Camilo et Piero, la survie passe par le système D.



Une pétition sur un marché pour que la mairie aide les sans-emploi.



Le 19 juillet dernier, manifestation contre les mesures d'austérité du gouvernement.

par mois, le revenu minimum, on te fait comprendre que tu as de la chance et on t'exploite sans limites... » La crise a tout nivelé par le bas. Y compris leurs rêves de carrière. « Pour trouver un emploi, il faut avoir trois masters en poche, donc on reste à la fac. On croise les doigts pour que la crise soit finie lorsqu'on sera diplômés », explique Marta, 20 ans, qui suit avec attention le plan européen de 100 milliards d'euros débloqués pour sauver les banques espagnoles. « Des mesures ont été prises. On espère voir la lumière au bout du tunnel, continue-t-elle. Mais une chose est sûre : on risque de devoir faire autre chose que ce à quoi on se destinait. » Un moindre mal par rapport à leurs grands frères et sœurs. Diplômés juste après l'éclatement de la bulle immobilière en 2008, ils se sont retrouvés sur le marché du travail au pire moment. Une génération perdue, qui a découvert que le CDI est en voie de disparition, que tous les emplois sont temporaires et qu'à Barcelone il vaut mieux être barman qu'ingénieur.

TATOUÉ ET SURDIPLÔME, PIERO EST

l'exemple type du barman barcelonais. Cette année, il a eu deux bourses pour des projets de recherche en programmation informatique. Il vise la thèse s'il obtient une nouvelle bourse à la rentrée. Mais ce qui le fait vivre, c'est son job de barman dans un lounge. Il travaille quatre nuits par semaine et gagne presque autant qu'un programmeur informatique : 1 600 euros. Mais au noir. « Que tu sois serveur ou architecte, tu gagnes la même chose. On se demande à quoi servent les études, d'autant que les frais d'inscription ont presque doublé », observe-t-il. Comme Camilo, 31 ans, son copain de skate, Piero, en colocation, a négocié à la baisse son loyer avec son propriétaire. « Les loyers sont en total décalage avec les salaires », dénonce Camilo.



La crise, Anna, illustratrice et barmaid, préfère en rire qu'en pleurer.

Pour s'en sortir, tout le monde bidouille au noir. Camilo est prof de kung-fu, acupuncteur, il retape aussi des meubles et loue son studio d'arts martiaux à des photographes.

« Personne ne peut avoir son propre appart, même à 35 ans, dit-il. C'est très compliqué de fonder une famille. Un copain a eu une petite fille. Il gagne 1 200 euros, il paie un loyer de 900 euros, la crèche coûte 500 euros. Faites le calcul... »

CONSEQUENCE, PRESQUE 100 % DES JEUNES dépendent de leurs parents. Ceux qui ne peuvent pas quitter le foyer familial, les moins de 30 ans, comme ceux qui vivent dans un petit logement que leurs parents ont acheté il y a des années. « Les jeunes tiennent leur dignité de ce que leurs parents ont réussi à construire, pas eux », note Javier Bassas, philosophe, éditeur, traducteur et professeur associé à l'université, payé 550 euros pour 60 heures de cours. A ses côtés, Gemma, 29 ans, professeure associée, raconte qu'elle ne s'en sort que parce qu'elle a trois boulots en même temps et « grâce au patrimoine de [ses] parents ». Et puis, il y a ceux qui reviennent au nid. Qui avaient un emploi et un appartement, et qui ont tout perdu. Antonio, 34 ans, technicien dans la maintenance, a travaillé trois mois, l'automne dernier, à l'aéroport. Depuis, rien. Il ne touche même plus d'indemnités de chômage. Quand on lui demande en quoi la crise le frappe directement, il répond : « J'ai dû revenir chez mes parents ! » Il fait partie d'un groupe de chômeurs « indignés » d'El Prat, une banlieue ouvrière. Au marché, ils font signer une pétition demandant un référendum sur les coupes budgétaires et réclament à la mairie qu'elle emploie des chômeurs au lieu de passer par des sous-traitants privés. Sur leur T-shirt : « Ce n'est pas à nous de payer votre crise ». Ce matin-là, les mères de

famille signent à tour de bras. Comme Ana, 46 ans, venue avec sa fille Yaiza, 18 ans, enceinte. « Que laisserons-nous à nos enfants ? » demande Ana, qui faisait le ménage dans des entreprises. « J'en connais qui disaient qu'ils ne feraient jamais le ménage de leur vie et qui, maintenant, seraient bien contents de le faire. » A la maison, où vivent son fils, Yaiza et son copain, seul le père travaille sur un chantier. « Il a peur de ne rien trouver après quand il sera terminé », dit Ana, une lueur d'angoisse dans les yeux. « Pour l'instant, il y a encore à manger, mais quand il n'y aura plus rien ça va exploser », prédit Luca, coordinateur CGTiste. La colère monte. Le 19 juillet, des dizaines de milliers de Barcelonais ont envahi la via Laietana à l'appel des syndicats unis pour dénoncer les coupes claires dans les salaires des fonctionnaires. Carlos, 22 ans, cheveux longs encadrant une barbe blonde, marche à côté d'une petite femme grisonnante, sa mère. Carlos veut émigrer en Allemagne parce que « ici, c'est foutu ». Sur sa promo de 70 ingénieurs navals, 14 sont partis en Belgique, en Angleterre... En 2011, 100 000 personnes ont quitté l'Espagne. « Il n'y a pas d'autre solution », confie sa mère, désespérée après trente ans d'enseignement de voir les jeunes qu'elle a formés fuir le pays. Non, tout n'est pas perdu, répond à la fin de la manif une joyeuse bande de chicas, Marta, 25 ans, comédienne, Anna, 26 ans, illustratrice et barmaid, Carlotta, 25 ans, travailleuse sociale. « Comme cela ne fait plus de différence de faire des études brillantes et qu'on est tous prêts à prendre n'importe quel job, ça nous donne une certaine liberté pour accomplir nos rêves, disent-elles. On peut être comédien, ouvrir une galerie d'art, faire de la photo... De toute façon, on finit tous serveurs ! » Dans ce secteur, comme dit Didac, le frimeur de la plage, Barcelone ne connaît pas la crise. I.D.